Accompagner un grand domaine vers la biodynamie

Christof Klemmer

Christof Klemmer esquisse pour *Biodynamis* une image de la biodynamie et de son développement en Allemagne. Son rôle de conseiller va jusqu'à soutenir l'agriculteur dans la création de filières commerciales.

M. Klemmer, pourriez-vous nous décrire le type de domaines que vous accompagnez ? Y a-t-il toujours des animaux ?

Ce sont des domaines en polyculture. Je peux vous citer quelques exemples assez représentatifs comme ce domaine de 800 ha : 400 ha de maraîchage et 400 ha de céréales et de trèfle. Un autre domaine occupe 1600 ha, avec des vaches laitières et allaitantes, ainsi que des céréales. Encore un autre de 2000 ha en Pologne, très diversifié, avec des vaches, des poules... Ces domaines souhaitent obtenir la marque Demeter qui exige la présence animale. Le partenariat fourrage/fumier avec un voisin éleveur peut ouvrir l'accès à la certification.

Qui possède ces immenses domaines ?

Ce sont souvent des propriétaires privés. Dans un cas, il s'agissait d'un industriel, mais nous avons finalement refusé ce projet car il avait un autre domaine en conventionnel, ce qui n'est pas possible pour Demeter.

Qu'en pensent les consommateurs ?

C'est bien accepté si les fermes sont diversifiées, mais cela se complique si elles sont très industrialisées. Par exemple, pour ce domaine de 650 ha en conversion, avec un échange fourrage-fumier, 1300 tonnes de blé ont pu être commercialisées avec la mention « en conversion vers Demeter ». Les fermes sont toujours en évolution, tout ne peut pas être parfait tout de suite, sinon personne ne se convertirait. Il faut un début, poser des jalons, accepter le cheminement. Le cahier des charges prévoit cette période d'adaptation.

Avant de s'engager dans le conseil, **Christof Klemmer** fut agriculteur sur un domaine céréalier de plus de 100 hectares durant trente-cinq ans.

Intégrez-vous dans votre travail de conseiller des questions sociales, comme la formation du personnel ?

Les salaires sont de toute façon régulés en Allemagne, il existe un minimum comme en France. Les primes bio ne sont versées que si les salariés perçoivent au moins 10 € de l'heure. Cela dit, seuls les travailleurs étrangers acceptent ce niveau de rémunération. Il y a de grands écarts de salaire entre les ouvriers agricoles et les chefs de culture dans les grands domaines.

Lorsque vous intervenez, tous les salariés sont-ils présents ?

Cela dépend de la structuration de la ferme. Dans les domaines importants, je rencontre le propriétaire et le gérant. De temps en temps s'ajoutent les responsables de secteur (élevage, grandes cultures, etc.). Ce n'est pas un problème de convertir 2000 ha, mais il est nécessaire d'impliquer tous les salariés, pas seulement le décideur ! J'accompagne un domaine où les salariés sont rigoureux sur l'application des préparations biodynamiques, un grand panneau est installé là où elles sont stockées pour expliquer leur rôle, leur mode d'action. C'est très positif, toute l'équipe est au courant de ce qu'il se passe. Je pense qu'il faudrait organiser une formation de base individualisée pour chaque domaine.

Cette question est la plus importante pour la conversion à la biodynamie. Si le gérant est le seul à porter le projet biodynamique, cela ne marche pas. En



Allemagne, nous ne recevons pas d'aides de l'État pour la formation, elle est financée sur fonds propres.

Comment comprendre et accompagner « l'individualité agricole » dans de tels cas ?

C'est très variable. Historiquement, au Schleswig Holstein, ce sont des fermes « paysannes », transmises de génération en génération. La ferme est située au milieu du domaine, il y a des arbres et des haies. C'est très traditionnel. Il n'y a pas de gros problème pour créer cette individualité agricole puisqu'elle est encore bien présente. Au Mecklenburg (ex-Allemagne de l'Est), c'est très différent, tout a été uniformisé, ce sont des bâtiments à usage industriel qui sont peu soignés. Et les gens ne vivent pas souvent sur les fermes. Ce sont souvent des groupements de deux, quatre ou cinq paysans qui vivent ailleurs. On se demande alors où est le centre, « qui porte le chapeau ». Dans ces cas-là, la conversion est plus difficile que lorsqu'il y a une ferme et des gens qui y vivent. Mais elle reste possible.

En pratique, quelles sont les difficultés ?

Cela dépend plus des personnes que de la taille des domaines. Parfois, je dois aller sur place pour vérifier que l'on me dit la vérité. Dans la plupart des cas, quand le chef d'exploitation est motivé, cela se passe bien. Je fais toujours une première visite pour connaître leur intention, je leur explique les bases de la biodynamie, les cahiers des charges, je leur laisse le « cahier de conversion » et leur dit qu'ils peuvent me rappeler s'ils sont intéressés. S'ils me rappellent, je leur propose le plan de conversion. Je me rends sur la ferme au moment du passage des préparations, pas en tant que

À quoi peut ressembler une ferme, un domaine agricole à taille humaine ?

Est-ce un organisme agricole diversifié de taille modeste ? La réponse varie selon les pays, les régions culturelles ou les continents. Les notions de dimension, mais aussi de proportions, semblent cependant incontournables.

On peut penser qu'un domaine à taille humaine est conçu par des hommes et non des machines, tête pensante et main agissante.

Ce peut être un espace où les humains peuvent se lier en toute humilité à l'humus et à sa présence féconde, au génie du lieu et à tous les êtres qui l'habitent, dans des actes posés en conscience, comme par exemple le brassage et la pulvérisations des préparations biodynamiques.

Il est tentant d'opposer grands domaines et petites fermes, mais cela n'est pas toujours fondé : c'est le cloisonnement, ou non, des personnes qui leur permet, ou non, de se sentir reliées au tout auquel elles participent, au-delà de la part précise qui leur incombe et dont elles sont responsables.

Finalement une ferme à taille humaine ne serait-elle pas un domaine où le lien quotidien au vivant est réel pour chaque acteur·trice, où chacun·e sait ce qui se passe et se vit ?

Stéphane Cozon

PAGE PRÉCÉDENTE
Champ cultivé par Sativa, entreprise suisse produisant des semences bio et biodynamiques.

CI-CONTRE
Un voyage d'étude a été organisé en 2016 par le MABD, destiné aux céréaliers souhaitant se convertir à la biodynamie. Visite de Sativa avec Peter Kunz (en rouge), sélectionneur spécialiste des semences biodynamiques.

PAGE DE DROITE
La présence animale est un pilier de la ferme en biodynamie.



contrôleur, mais pour montrer comment faire. Je vais quatre ou cinq fois sur place la première année. Quand mon impression de départ est bonne, une visite au moment de passer les préparations la première fois peut suffire.

Combien de fois les préparations sont-elles appliquées en général ?

Selon le cahier des charges, il faut passer toutes les préparations une fois par an, et c'est ce qui est pratiqué au début. Au fur et à mesure de la pratique, le nombre de passages augmente. J'insiste également pour que le paysan rencontre ses voisins, qu'ils soient au courant de la conversion et puissent échanger.

Le paysan observe-t-il rapidement une différence après la conversion ?

Je ne pense pas qu'il voit quoi que ce soit au début. Je n'ai moi-même pas remarqué grand-chose sur les plantes après ma conversion, mais j'ai constaté que l'ambiance était très différente. Il y avait de moins en moins d'échecs, cependant une différence de rendement est difficile à évaluer. Dans un premier temps, oui, la motivation est financière, ils savent que le blé Demeter se négocie à un prix plus élevé ; dans la durée, l'intention s'élargit au-delà du prix de vente.

Comment votre posture peut-elle aider ?

Cela dépend beaucoup de la personnalité que j'ai en face de moi. Quand je sens un intérêt, je propose des formations d'approfondissement sur la biodynamie et le *Cours aux Agriculteurs*, sans obligation. C'est intéressant de voir que le regard « matérialiste » change petit à petit.

Comment avez-vous fait pour vous former et être en mesure de conseiller des fermes à grande technicité ?

J'ai moi-même été paysan pendant trente-cinq ans. J'ai eu du succès et cela se sait dans le milieu. Je ne m'appelle pas « conseiller » mais « accompagnant », le premier terme étant plus difficile à accepter. Quand j'arrive avec la posture : « Comment puis-je t'aider ? » ils sont très ouverts.

Y a-t-il une filière pour écouler les volumes ?

Oui, par exemple le domaine avec 400 ha de maraîchage a sa propre station de congélation et écoule beaucoup en frais dans une grande chaîne de magasins. En ce moment, nous n'avons pas assez de production de légumes d'été pour la grande distribution, ils viennent encore d'Espagne. Un de mes rôles est de faire le lien entre des distributeurs et les producteurs : le distributeur me passe commande et je les oriente vers tel ou tel producteur. Mais pour les légumes d'été, la demande en Demeter est tellement énorme que pour l'instant nous devons importer.

Nous voyons en France des domaines de 2 000 ha qui souhaitent appliquer la biodynamie, est-ce réaliste pour vous ?

Je connais des domaines de 5 000 ha ! Ce n'est pas mauvais en soi, mais ce qui est important, c'est de développer les filières commerciales, créer des marchés. J'avais un jour 1 600 ha de céréales en conversion vers Demeter. Tout le monde a paniqué, et finalement à la fin de l'année tout était vendu. Tout est dans la relation avec la grande distribution.



« Nous annonçons au distributeur : si vous voulez nos légumes, il faut aussi distribuer notre viande, car pour nous, un domaine agricole équilibré a besoin de présence animale. »

Pourquoi travailler avec des chaînes de distribution conventionnelles plutôt que bio ?

Malheureusement, le constat actuel est clair, il est plus facile de négocier avec les chaînes conventionnelles qu'avec les biologiques. Notre partenaire principal, une chaîne conventionnelle, voulait s'approvisionner en lait Demeter local. Nous avons demandé à ce que les éleveurs soient payés 60 centimes net le litre (48 centimes étant le prix moyen). La chaîne a mis en place son propre système de collecte et de transformation du lait avec un groupe d'éleveurs. Le lait reste la propriété de l'éleveur jusqu'à ce qu'il arrive chez le distributeur. Mais ce type de contrat ne fonctionne pas avec les chaînes biologiques et j'en suis très déçu.

Nous travaillons de la même façon pour la viande. Nous annonçons au distributeur : si vous voulez nos légumes, il faut aussi distribuer notre viande, car pour nous, un domaine agricole équilibré a besoin de présence animale. Très lentement, la réflexion avance. Il faut à la fois de la diplomatie et de l'intransigeance. Nous avons expliqué qu'en-dessous de 5 € le kilo de bœuf, nos producteurs ne pouvaient pas s'en sortir. Ils ont été réceptifs. Avec ces critères, nous arrivons à travailler avec les grossistes, et il est très important de changer de mode de négociation. D'habitude, c'est le distributeur qui impose sa loi, et le paysan qui s'y soumet. Nous faisons exactement l'inverse. Cela a été difficile à mettre en place au début mais nous progressons ! ●

Propos recueillis par Laurent Dreyfus

En France

Le Mouvement de l'agriculture biodynamique propose depuis plusieurs années un service d'accompagnement des agriculteur·trice·s destiné en priorité aux professionnels qui s'engagent dans la biodynamie. Ces visites ouvrent également un espace d'échange pour des praticiens plus expérimentés. À l'heure actuelle, une quinzaine de conseillers sillonnent le territoire pour une moyenne d'une cinquantaine de visites annuelles.

Comme Christof Klemmer, ancien agriculteur, c'est l'expérience professionnelle des « accompagnants » et la qualité de leur écoute qui aide à trouver des solutions pratiques pour chaque ferme, y compris dans des domaines très spécialisés comme la pépinière, la culture de plantes rares comme les fougères ou le safran.

Ces visites démontrent que la biodynamie apporte des propositions pertinentes, que ce soit sur le thème de la fertilisation, de la résistance aux maladies, de l'amélioration de l'autonomie et de la mise en place d'un organisme agricole, quelle que soit la taille du domaine. Au-delà des apports techniques, ces rencontres permettent de créer du lien, de donner confiance et enthousiasme aux praticiens de la biodynamie.

Comme on a pu le lire dans cet entretien, en Allemagne, le contrôle Demeter peut faire suite au conseil si l'agriculteur·trice décide de s'engager dans la certification ; ce n'est pas le cas en France pour le moment. La posture est certes différente, mais il est logique que l'accompagnement puisse déboucher sur une certification. Contrôler et conseiller pourrait être un projet de mutualisation des compétences, un sujet d'avenir pour les organismes de la biodynamie.